L’épicerie Sansoucy

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Gougeon, Richard, 1947-, auteur
L'épicerie Sansoucy / Richard Gougeon
Édition originale : 2014
Sommaire : tome 1. Le p'tit bonheur.
ISBN 978-2-89783-070-0 (vol. 1)
I. Gougeon, Richard, 1947- . P'tit bonheur. II. Titre.
PS8613.O85E64 2018 C843'.6 C2017-942427-0
PS9613.O85E64 2018

© 2014, 2018 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Annie Boulanger

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Richard Gougeon

L'épicerie Sansoucy

★

Le p'tit bonheur

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Quel bonheur de faire revivre
le quartier d'enfance de mon père !

1

Samedi soir, six heures moins le quart. Postée derrière la caisse de l'épicerie-boucherie, Émilienne Sansoucy exhalait de grands soupirs d'affaissement ; elle avait la désagréable sensation de disparaître dans le plancher. Ses jambes lui arrachaient des grimaces qu'elle s'efforçait tant bien que mal de réprimer. Tout près, à côté d'un étalage de boîtes de tomates rondes Heinz en solde, son fils Léandre poussait avec ardeur sa large brosse en pensant à la soirée qui venait. Deux clientes devisant entre elles se présentèrent enfin au comptoir pour des achats de dernière minute.

— Vous avez l'air ben fatiguée, madame Sansoucy ! commenta l'une, en déposant sa pinte de lait sur le comptoir.

— C'est ben simple, mes jambes me rentrent dans le corps ! exprima l'épicière.

Depuis des années, chaque vendredi et chaque samedi que le bon Dieu amenait, Émilienne Sansoucy assistait son mari au magasin. Lorsque Léandre était occupé dans les étalages et qu'elle avait une minute à la caisse, elle prenait les commandes au téléphone. Elle connaissait les prix par cœur. Et l'épicière avait l'œil. Pas un produit n'échappait à sa vigilance : tous les articles qui sortaient du commerce devaient passer devant elle. Lorsque le client ne payait pas sur-le-champ, elle agrippait un livret placé à côté de la caisse enregistreuse et là, appuyant sa poitrine tombante sur le comptoir, de sa main appliquée, elle rédigeait la facture avec tous les détails. Après, elle s'absorbait dans la colonne de chiffres et effectuait sans se tromper l'addition avant de vérifier le total avec

sa grosse machine à calculer. Vaillante comme deux, elle était reconnue pour sa gaieté naturelle. Sans que son mari l'admette, son efficacité, son dévouement entier et son sourire bienveillant contribuaient sans l'ombre d'un doute au succès de l'entreprise familiale.

La seconde cliente jeta sur le comptoir les pièces de monnaie pour son petit paquet de viande. Émilienne fit crépiter une dernière fois le tiroir-caisse, en retira tout l'argent qu'elle compta vitement. Puis elle engloutit la somme dans un sac en tissu qu'elle enfouit dans la poche de son tablier.

— Je vas monter, Théo, s'écria-t-elle à son mari à l'arrière du magasin.

L'épicière s'excusa auprès de ses deux clientes et remonta au logis pour voir aux derniers préparatifs du souper.

Derrière son étal, comme s'il ressentait tout d'un coup le poids de sa semaine, le boucher ventripotent s'épongea le front avec son mouchoir, s'essuya les mains sur son tablier sale maculé de rouge et s'amena à l'avant du commerce. Une dame fit grelotter la clochette, une longue liste à la main. Léandre crispa les lèvres en consultant l'horloge de ses grands yeux charbonneux.

— Nous fermons, madame Bazinet, regimba-t-il.

— Tu ne devrais pas lever le nez sur la clientèle, c'est elle qui vous fait vivre, riposta la dame en s'avançant gaillardement.

Sansoucy ajusta sa cravate en retrouvant soudainement une humeur plus joyeuse.

— Vous avez cent fois raison, madame, acquiesça-t-il, prenez le temps de faire votre *grocery*. D'ailleurs, si Marcel n'est pas revenu de livrer les « ordres », Léandre se fera un plaisir d'apporter votre commande. N'est-ce pas, Léandre ?

Affichant un petit air glorieux, ses yeux brillant de gratitude, Rolande Bazinet tendit son papier au fils du propriétaire qu'elle devança à la boucherie du magasin.

— Taboire ! marmonna Léandre. On va finir tard à soir, le père…

Le fils Sansoucy grommela de vagues paroles de protestation et termina son mécontentement par un juron étouffé. Puis il remisa la liste d'épicerie de madame Bazinet dans la poche de son tablier, retroussa ses manches de chemise et s'empara sans ménagement d'un sac pour y glisser le petit morceau de viande de mademoiselle Lamouche.

— Arrête de limoner, batèche, ça sert à rien de bardasser, tu vas le faire pareil, commenta l'épicier.

Une jeune fille écourtichée entra en catastrophe, laissa la porte entrouverte et se précipita à l'étalage des paquets de gommes à bulles, en prit un qu'elle déballa rapidement, engouffrant quatre bonnes mâchées.

— Dépêche-toi, ma Simone, tu vas être en retard au restaurant ! proféra son père.

Simone rumina sa chique en bavardant deux minutes avec son frère et frôla l'épicier en lui donnant une bise sonore avant de faire éclater une immense bulle et de sortir en faisant claquer la porte.

Madame Robidoux se pencha vers sa compagne en empruntant un petit air mesquin. La minijupe grise à plis pressés surmontée d'un chandail d'un rouge flamboyant qui retombait mollement sur les hanches de l'adolescente de seize ans l'avait scandalisée.

— Lui avez-vous vu le rase-trou, mademoiselle Lamouche ? mentionna-t-elle.

— Qu'est-ce que vous dites, madame Robidoux ? réagit l'épicier, subodorant une remarque offensante à l'égard de sa fille.

— Je dis que c'est pas une heure pour commencer son épicerie, commenta la dame. Il y a du monde comme la Bazinet qui sait pas vivre.

— À part de ça, elle reste dans un troisième sur Orléans, au nord de Rouen, renchérit Léandre.

— Un beau jeune homme comme vous a sûrement autre chose à faire le samedi soir que d'attendre que la dernière cliente de la semaine passe la porte, ajouta madame Robidoux, en donnant un coup de coude à sa compagne.

— Justement, j'ai hâte d'en finir, répondit le commis, esquissant un sourire poli.

Madame Robidoux et mademoiselle Lamouche quittèrent le magasin. L'angélus du soir sonna. Et Marcel n'avait pas terminé les livraisons. Léandre acheva de balayer le petit coin qui lui restait. D'autres traînards pourraient surgir à l'épicerie. L'idée d'éteindre quelques ampoules lui traversa l'esprit, mais cela s'avérait inconvenant : madame Bazinet était encore à la boucherie. Papier à la main, il entreprit de remplir la commande en rêvassant aux petits plaisirs que lui et Paulette se permettaient le samedi soir.

Trois quarts d'heure plus tard, le visage rayonnant, Sansoucy accompagnait madame Bazinet à la caisse et lui apportait gentiment les quatre petits paquets de viande bien ficelés avec une corde qui rejoignaient sur le comptoir les conserves que Léandre y avait déposées.

— J'aime ben ça quand vous me faites du *baloney* tranché mince, puis du bœuf haché vraiment maigre, dit la retardataire. Pouvez-vous me faire une facture, monsieur Sansoucy ?

— Vous savez ben que oui ! répondit le commerçant, avec une amabilité pleine de charme.

Il mouilla le bout de son crayon et commença à écrire la date en détachant les syllabes à voix haute :

— Samedi 7 septembre 1935, madame Rolande Bazinet…

Sur ces entrefaites, casquette de travers et l'air exténué, Marcel ouvrit toute grande la porte vitrée pour ranger son triporteur en lieu sûr dans le magasin. Madame Bazinet sollicita du regard l'intervention de l'épicier en sa faveur.

— Espèce de gnochon ! brama l'épicier. Tu vois pas qu'il y a encore une livraison ?

— Vous voyez bien, le père, que Marcel est au coton ! le défendit Léandre.

— C'est ben simple, t'as juste à la faire toi-même, cette livraison-là ! décréta Sansoucy.

— Mon frère est pas un esclave. Je vas la faire, la livraison !

Rolande Bazinet avait suivi la scène avec délectation, heureuse d'avoir provoqué l'affrontement. Marcel sortit le triporteur du magasin et attendit son grand frère. Léandre le rejoignit avec la première boîte.

— C'est vrai que je suis à bout, j'ai une grosse journée dans le corps, se plaignit l'adolescent. Surtout d'avoir monté aux deuxièmes puis aux troisièmes étages au moins une dizaine de fois avec des boîtes pesantes et des cinquante livres de patates par-dessus.

— Tu peux rentrer à la maison, p'tit frère.

— Il faut que je fasse un crochet par le blanchisseur pour les chemises d'Édouard. Mais dis-moi, ta blonde, dans tout ça ?

— Elle devra m'espérer un peu plus longtemps. T'apprendras, mon cher, que c'est pas mauvais de se

laisser désirer par une femme. T'en fais pas, je vas me reprendre à soir, dit-il, plissant les lèvres d'un sourire entendu.

— Je te revaudrai ben ça, un de ces jours, conclut Marcel.

Après des remerciements à faire fondre l'épicier, la cliente engagea la conversation avec lui.

— Tu peux prendre les devants, Léandre, lui intima son père.

— Mon mari est à la maison pour recevoir la commande, précisa la femme.

Une bonne demi-heure plus tard, Léandre revenait de l'avenue d'Orléans. Il rentra avec le véhicule à trois roues dans le magasin. Madame Bazinet venait de quitter le commerce de la rue Adam en vitesse, ayant décidé de bifurquer par la ruelle pour éviter le fils Sansoucy. Crayon à la main, les copies de factures une à une embrochées sur la pique de fer, l'épicier tentait de s'absorber dans ses vérifications.

— Pas nécessaire de recompter, le père, vous savez ben que d'habitude, le vendredi puis le samedi, la mère calcule tout à la main puis vérifie avec la caisse enregistreuse. Pourquoi vous nous faites pas confiance ?

— On sait jamais, une erreur est si vite arrivée…

— C'est insultant pour la mère, ce que vous dites là. À part de ça, vous faites pas mal de finesses à Rolande Bazinet, insinua-t-il. Vous avez laissé monter la mère en sachant que votre cliente viendrait juste avant la fermeture.

— Mêle-toi de tes affaires, Léandre, c'est pas défendu de démontrer du savoir-vivre à sa clientèle !

— Dommage que ce soit pas la même chose pour vos employés ! En passant, vous trouvez pas que vous ambitionnez sur le pain bénit ? Vous faites travailler

Marcel sans bon sens, tandis qu'Édouard vient à peine nous aider quelques heures par fin de semaine, puis encore. Une fois qu'il a vidé trois ou quatre boîtes et échafaudé son étalage de spéciaux, il va se cacher à l'arrière du magasin avec un livre ou *La Patrie*, puis il disparaît pour la journée. On voit ben que vous avez des préférences pour votre chouchou…

— Édouard travaille toute la semaine au cabinet du notaire Crochetière, je peux pas lui en demander trop, répliqua l'épicier. D'ailleurs, à partir d'asteure, il reviendra plus au magasin. À moins de circonstances très particulières…

— Marcel, lui ?

— Marcel a pas de talent, c'est pas pareil. Il ira jamais ben loin dans ses études.

— Puis moi là-dedans ?

— Toi, c'est une autre histoire, tu manques pas de jarnigoine, mais t'as jamais voulu étudier.

Léandre bouillonna ; une écume blanchâtre moussait aux coins de ses lèvres.

— C'est vrai que j'aimais pas les études, mais vous m'avez tellement fait sentir que vous aviez besoin de moi au magasin, rétorqua-t-il. J'avais pas vraiment le choix ! À part de ça, vous sauviez de l'argent en me donnant seulement quelques piasses par semaine. Avec Irène et ses petits salaires de crève-faim à la manufacture, Placide au collège, Simone comme serveuse au *snack-bar* qui vous paye même pas de pension, et les trois matantes à la maison qui rapportent pas grand-chose, fallait bien que je fasse ma part. Je vous avertis : un beau jour, je vas sacrer mon camp puis vous allez me regretter…

— Tes matantes apportent leur contribution, tu sauras, mon garçon, précisa le commerçant. En tout cas, ça nuit pas…

L'entretien avait assez duré. Sansoucy avait feint l'indifférence, mais la remarque l'avait atteint. Il souleva le rond du poêle de fonte, secoua sa pipe, la bourra, l'alluma et replongea dans ses factures, tandis que son fils regagna le logement au-dessus du magasin, un air de frustration lui couvrant le visage.

* * *

Les Sansoucy s'entassaient à dix dans un six et demi. Cinq des enfants résidaient à la maison paternelle et le sixième, chez les religieux. En plus d'assister son mari au magasin les vendredis et samedis, Émilienne faisait son possible pour organiser toute la maisonnée qui regroupait à présent ses trois sœurs, des trésors non réclamés qui avaient récemment élu domicile chez leur beau-frère Théodore après la vente du magasin de tissus et de coupons. Le ménage avait dû sacrifier le salon double, maintenant condamné : les battants de la porte vitrée séparant les deux pièces contiguës étaient fermés en permanence. L'aînée, la courte Alida, était affublée d'une déficience des jambes, de sorte qu'elle devait se mouvoir en y allant d'horribles contorsions, ce qui l'obligeait le plus souvent à se déplacer en fauteuil roulant ou en s'appuyant sur deux cannes quand l'embrasure se faisait trop étroite. Depuis qu'elle avait quitté le petit logis du rez-de-chaussée qu'elle occupait avec ses deux sœurs derrière le commerce de la rue Adam, elle n'était pas redescendue une seule fois sur le plancher des vaches. Tout au plus prenait-elle l'air sur la galerie d'en arrière ou sur le balcon d'en avant. Très habile de ses doigts, elle passait le plus clair de son temps à démêler de la laine ou à tricoter des bas pour les missions étrangères. Malheureusement, l'exiguïté de la maison ne lui avait pas donné l'occasion

de déployer les ailes de sa machine à coudre. La suivante, la grasse Alphonsine, n'avait pas cessé de travailler à son ancien magasin. Du jour au lendemain, elle était passée de propriétaire à employée, et ne voyait pas l'heure de prendre sa retraite. Quant à la dernière, la maigrelette Héloïse, elle avait quitté depuis peu la Canadian Spool Cotton. La benjamine avait un fâcheux ascendant sur ses sœurs et elle avait la désagréable manie de s'immiscer dans les affaires internes de la famille d'Émilienne, qu'elle trouvait un peu mollassonne, d'ailleurs. Pour tout dire, rien ne semblait lui échapper…

— T'as ben l'air bougon, constata la mère, en voyant apparaître son fils Léandre au logement.

— Tu sais ben qu'il doit sortir à soir, Émilienne, intervint Héloïse.

— C'est pas juste ça, la mère ! Le père puis moi, on s'est encore pognés. Cette fois-ci, c'est à cause de la bonne femme Bazinet : elle est arrivée à la fermeture, taboire ! Et pour ménager Marcel qui avait la langue à terre, j'ai fait la livraison sur Orléans. D'ailleurs, il lui fait pas mal de façon, à la Bazinet, je trouve. Vous devriez surveiller vos intérêts, la mère.

— Est-ce que ton père est à la veille de monter ? demanda Émilienne, le front plissé d'inquiétude.

— S'il peut arrêter de toujours repasser en arrière de nous autres avec les vérifications de factures, peut-être.

— Théo est pas mal choquant, des fois, commenta l'épicière. Changement de propos, Irène est en train de mettre la table, Édouard écoute son opéra, puis Simone est au *snack-bar*. On va manger, ça sera pas long.

— Marcel, lui ?

— Comme d'habitude le samedi soir, il est allé à la blanchisserie Lee Sing pour Édouard. Après il a ciré les chaussures de ton père puis celles d'Édouard ; faut ben que ça se fasse depuis que Simone refuse de le faire. Il va sortir de la salle de bain d'une minute à l'autre.

Le benjamin referma la porte de la salle de toilette. Léandre l'apostropha.

— J'espère que t'as pas laissé de cernes autour de la baignoire, si tu vois ce que je veux dire, lui murmura-t-il.

Le visage de Marcel se colora de gêne. Léandre consulta l'horloge de la cuisine accrochée au grand mur derrière la table et amorça un mouvement vers le couloir qui menait à sa chambre. Sa mère l'interpella :

— Éloigne-toi pas, c'est prêt dans une minute !

— Je prends mon bain, puis je m'arrête au *snack-bar* avant d'aller voir Paulette.

— Tu manges pas avec nous autres !

— Il est assez grand pour se débrouiller tout seul, Mili, lança Héloïse. Laisse-le donc faire…

Le visage d'Émilienne prit les traits de la déception. La mère s'approcha de son fils.

— Tu sais que j'aime pas ça quand tu te chicanes avec ton père ; vous allez me faire mourir, vous deux, soupira-t-elle.

Léandre embrassa tendrement le front de sa mère, dont le visage s'illumina d'un sourire.

* * *

Léandre dévala l'escalier juste à temps pour éviter de croiser son père. Une fois dehors, il s'alluma une Turret, dont il exhala longuement la fumée avec délectation.

Il avait quitté le logis de la rue Adam et il remontait à présent l'avenue Bourbonnière d'un pas soulagé, avec

le sentiment de grande liberté que lui procurait chacun de ses samedis soir. Il éprouvait un plaisir indicible à déambuler le long des alignements d'immeubles étagés auxquels s'agrippaient avec élégance des escaliers entortillés. Sûr de lui, il se savait doté d'une certaine joliesse, capable de détourner le regard des passants ou des locataires qui se berçaient sur leur balcon. « Un maudit frais chié, le fils Sansoucy ! » disaient les maris qui voyaient leurs femmes se pâmer pour ce blanc-bec.

L'air était bon, et septembre, d'une douceur à faire rêver, comme si l'été, se faisant imposteur, avait décidé d'empiéter sur l'automne. Mine de rien, le fils de l'épicier prendrait un petit souper au casse-croûte et il se rendrait ensuite chez son amoureuse. Il atteignit la rue Ontario dans laquelle il s'engagea vers l'ouest et s'engouffra dans l'*Ontario's Snack-bar*, sorte de boui-boui où se rassemblaient les fainéants du samedi. D'ailleurs, souvent, c'était la seule sortie de la semaine qu'ils pouvaient s'offrir. Plusieurs d'entre eux étaient englués sur leur banquette recouverte de moleskine rouge pour palabrer, ou chauffaient leur tabouret de cuirette des soirées de temps, le coude appuyé à la longue table de similimarbre en fumant des cigarettes. Il faut dire que les serveuses fardées, aux paupières avivées de khôl et aux tenues affriolantes, excitaient l'appétit des hommes, qui ne fréquentaient pas seulement la gargote pour siroter leur Coke, leur orangeade, leur Cream soda ou leur bière d'épinette. Une seule fois, Simone s'était laissé séduire par un de ces coquins qui l'avait emmenée au cinéma et qui avait voulu se faire rembourser en promenant sa main baladeuse sur son corsage. La serveuse, insultée, l'avait plaqué avant la fin de la représentation.

Le restaurant était bondé, et l'air qui entrait par la porte grande ouverte combattait la fumée de cigarette, l'odeur du graillon, les relents de vinaigre et les effluves musqués qui se dégageaient du genre humain.

Le tiroir-caisse crépita. Un gros moustachu pivota et se leva pesamment de son petit siège capitonné, puis il tira sur son fond de culotte humide pour le décoller et céda sa place à Léandre. Simone enleva la bouteille de Coca-Cola vide et passa un rapide coup de torchon.

— Tiens, le grand frère ! s'exclama-t-elle. Je suis surprise de te voir à cette heure-ci.

— J'avais pas le goût de souper à la maison. Tu sais, le père puis moi…

— Qu'est-ce que je te sers ? demanda-t-elle, en sortant une serviette de papier d'une boîte nickelée.

Léandre consulta le menu du jour affiché au mur derrière la serveuse.

— Un bon sandwich aux tomates *toasté*, salade, mayonnaise, une assiette de patates frites et un Seven-Up.

Simone n'avait jamais été portée sur les études. Elle avait triplé sa cinquième année à cause d'une « pisseuse qui lui aimait pas la face et qui cherchait toujours à la prendre en défaut », prétendait-elle. Ce n'est pas qu'elle était dépourvue d'intelligence, mais avec ses atouts physiques naturels elle avait compris qu'elle pouvait gagner sa vie autrement qu'en se retirant du monde pour faire une religieuse. Elle savait aussi qu'un jour, peut-être, elle fonderait une famille. Contrairement à Léandre, elle bénéficiait d'un préjugé favorable auprès de son père, qui la considérait comme sa « petite perle ». Elle ne l'affrontait jamais et parvenait presque toujours à l'amadouer

avec ses phrases mielleuses et son petit air fripon, au grand dam de sa mère, qui était persuadée que sa fille jouait à un petit jeu manipulateur et qui trouvait son mari trop tolérant à son égard. « Théo, la p'tite vlimeuse te fait marcher ! » lui répétait-elle. Pourtant, Émilienne aussi avait le don de fléchir, parfois.

Mais Léandre et Simone s'entendaient bien. Ils partageaient le même goût pour la joie de vivre et la liberté. En réalité, Léandre admirait sa sœur qui, jusqu'à un certain point, avait réussi à sortir du giron familial en refusant de travailler à l'épicerie. Les heures de Simone étaient souvent longues, cependant. Elle avait tout de même le temps de fréquenter son fabricant de cercueils, qui venait souvent la chercher au restaurant en fin de soirée. David, un Irlandais qui parlait le français avec un accent, avait pour son dire qu'il y avait de « l'avenir dans la mort » et qu'il marcherait sur les pas « funestes » de son père, fondateur de l'entreprise. Simone en était follement amoureuse. C'est bien ce que craignait Léandre, qui soupçonnait le jeune couple d'avoir « fait la chose ». Lui-même était allé assez loin avec sa Paulette, mais il était un homme et savait que les mâles s'en tiraient toujours mieux, advenant une grossesse non désirée…

Des pensées lubriques vagabondèrent dans l'esprit de Léandre. Les yeux fixés sur la cafetière, il achevait de ruminer son sandwich quand il fut sorti de sa rêverie par les farces épaisses que débitaient les clients à l'égard de sa sœur. Un moment, il eut le réflexe d'intervenir, mais réprima sa réaction. Ne venait-il pas lui-même d'avoir de ces idées folichonnes qui lui avaient roulé dans la tête comme dans celle de tous les hommes normalement constitués et dignes de ce nom ? Ce qui ne semblait d'ailleurs pas dans la nature de son frère Placide, qui sentait le rouge lui affluer au

visage à la seule vue d'une jeune personne du sexe opposé. Il but le fond de sa bouteille, descendit de son tabouret, fouilla dans le fond de son pantalon et déposa la monnaie requise avec un bon pourboire sur le comptoir en saluant Simone.

Les mains dans les poches, il sortit en sifflotant un air dans la rue Ontario. L'heure du souper étant terminée, les résidants du quartier se dégourdissaient les jambes sur le trottoir ou se berçaient sur leur balcon pour regarder les passants circuler. Des fillettes sautaient à la corde ou jouaient à la marelle. De jeunes mamans poussaient leur landau avant de s'enfermer pour la nuit avec leur poupon. Il valait mieux ne pas s'allumer une autre cigarette. Paulette souffrait déjà la boucane de son père, qui fumait comme une cheminée. La maison était déjà enfumée, et elle n'aimait pas embrasser quelqu'un dont l'haleine empestait le tabac grillé. Léandre espérait ne pas s'attarder chez les parents de sa blonde. Véritable moulin à paroles, madame Landreville avait l'habitude de placoter un peu trop, ce qui finissait par exaspérer Léandre, qui se serait contenté de brèves salutations.

Le jeune homme marcha jusqu'à l'angle de la rue Nicolet. Il se rendit presque au tournant de la rue de Rouen, où demeurait la famille de Paulette, en se demandant comment, cette fois, il se dépêtrerait de l'emprise de madame Landreville. Devant l'immeuble, en bordure de la rue, une petite foule s'était massée autour d'une voiture bleu marine au capot ouvert. Paulette l'aperçut. Elle se dégagea du groupe et accourut vers lui en se jetant à son cou.

— Devine quoi, Léandre ?

— Comment veux-tu que je sache ? Vous êtes plein de monde après ce char-là !

— Figure-toi donc que c'est la machine de mon oncle Albert ! Et c'est pas tout : il nous a fait faire un tour et il m'a même proposé de nous déposer au parc La Fontaine si on voulait.

— Taboire ! Il est en moyens, ton oncle Albert. On rit pas : une Ford modèle 29, si je me trompe pas.

— Mon oncle est mécanicien, il répare le char des autres. Le pauvre a jamais été capable de s'en payer un. Mais là…

Dans son état d'effervescence, Paulette prit la main de Léandre et l'entraîna vers la voiture. Le dos tourné, madame Landreville s'entretenait avec sa sœur, la femme de l'oncle Albert, alors que les autres se faisaient expliquer la mécanique de l'engin et que le plus jeune frère de Paulette était installé au volant en faisant semblant de conduire. Madame Landreville se retourna vivement :

— Mariette, je te présente Léandre Sansoucy, le prétendant de ma fille.

— Enchanté, madame.

— Le prétendant ! Vous trouvez pas que vous y allez un peu fort ? réagit l'amoureuse, sans conviction.

— Au train où vont les choses, ces deux-là vont se marier avant bien des années, assura Gilberte Landreville. Léandre est un bon parti pour ma fille, il a une bonne *job* à l'épicerie de son père. Puis il est pas laid pantoute ! Qu'est-ce que t'en penses, Mariette ?

— Une chose est sûre, ça va faire des beaux enfants ! commenta la tante de Paulette.

Le fils Sansoucy esquissa un sourire timide et il inclina légèrement la tête.

— Bon, on y va ! décréta l'oncle en refermant le capot.

— Apporte-toi une petite laine, au moins, Paulette, dit sa mère, ça sera pas chaud quand tu vas revenir.

Paulette alla vitement chercher un gilet et son sac à main, et la voiture disparut dans un léger nuage bleuté.

Le départ avait été brusque. Gilberte Landreville n'avait pas eu le temps de discuter avec le cavalier de sa fille. Ainsi, Léandre avait pu glisser entre les doigts de sa belle-famille et échapper aux nombreuses questions auxquelles le soumettait habituellement la mère de Paulette. Sitôt descendu de la voiture de l'oncle Albert, le petit couple ondula bras dessus, bras dessous dans les sentiers gravillonnés du parc La Fontaine, avant de se laisser choir sur un banc libre gravé de promesses de s'aimer toujours et de noms entourés de cœurs traversés par une flèche. Car d'autres couples aussi avaient décidé de profiter des derniers soubresauts de l'été que la nature leur offrait après avoir pagayé dans des canots loués, à présent amarrés sur la rive. Un peu partout, dispersés dans le parc, des amoureux s'enlaçaient, se bécotaient ou disparaissaient furtivement dans un bosquet touffu pour se caresser et assouvir leur concupiscence, à l'abri des regards inquisiteurs, prêts à aller plus loin qu'à de simples roucoulements d'oiseaux qui se font la cour. Mais le soir tombait et enfermait douillettement les amants dans un cocon tissé de mots doux, de déclarations, de gestes osés et de quêtes de sensations.

Paulette ôta ses souliers, descendit une pente herbeuse et marcha pieds nus en se réfugiant avec un petit ricanement derrière un buisson.

— M'aimes-tu ? demanda Paulette, rejointe par son amant.

Léandre répondit affirmativement par un baiser et posa la main sur la poitrine de Paulette, qui manifesta son abandon par de petits gloussements de plaisir.

* * *

Chez les Sansoucy, on s'apprêtait à dîner après la grand-messe. L'atmosphère était lourde, comme si tout le monde avait traversé une mauvaise nuit. Dans sa chaise berçante en bois d'érable, Théodore épluchait son journal en grognant au sujet des actualités politiques. La gorge nouée, Émilienne venait de poser son bol de cretons maison sur la table, à côté du pain. Les matantes s'étaient attablées. Irène, l'aînée, était allée prévenir son frère Édouard de « lâcher » son livre et de s'approcher pour manger. Simone musardait dans son lit après une fin de soirée mouvementée avec son Irlandais. Et Léandre n'était pas rentré.

Marcel arriva enfin de la boulangerie avec un pot de fèves au lard qui avaient cuit sur la braise toute la nuit. Alphonsine se pencha vers Héloïse.

— La petite gueuse paresse encore au lit, murmura-t-elle.

— Si c'était rien que de moi, elle se lèverait d'une seule fripe, la petite courailleuse, ajouta Héloïse.

Édouard s'assit à sa place.

— Marcel a bien rapporté mes chemises de chez Lee Sing ? demanda-t-il à sa mère.

— Tu sais ben que oui, il y en a pas de meilleur pour faire des commissions, répondit Émilienne, que la lourde atmosphère écrasait.

— Léandre n'est pas là ? s'enquit Édouard, en promenant un regard circulaire autour de la table.

— Tourne pas le fer dans la plaie, intervint Irène. T'as pas remarqué que moman est pas dans son assiette ? Léandre a passé la nuit sur la corde à linge en plus de Simone qui est pas levée, comme d'habitude.

— Je m'excuse, maman, je n'avais pas vu que vous étiez dans cet état, s'amenda Édouard.

— Irène, va arrêter la radio, j'ai pas envie d'écouter les nouvelles pendant qu'on dîne, ordonna la mère.

— À moins que je mette un *record* de La Bolduc, rétorqua l'aînée. Vous aimez ça entendre *La bastringue* ou ben *Ça va venir, découragez-vous pas*…

La mère se moula un air impatient. Irène obtempéra. Théodore Sansoucy déposa *La Patrie* sur le rebord de la fenêtre et prit sa place de chef de famille, face à sa belle-sœur Alida, qui trônait dans son fauteuil roulant à l'autre bout de la table. Il se racla la gorge, se signa et marmonna le bénédicité d'un ton sentencieux. Émilienne se releva en grimaçant de douleur.

— Assoyez-vous, moman, je vais servir à votre place, proposa Irène.

— C'est vos varices qui vous font souffrir, maman ? s'enquit Édouard.

— Si c'était rien que ça, mon garçon…

Un silence alourdit l'ambiance déjà pesante de la salle à manger. Irène enleva le couvercle du pot de bines fumantes. Des pas montèrent dans l'escalier. La porte de la maison s'ouvrit. Léandre parut, les cheveux ébouriffés, l'air faussement penaud.

Sansoucy abaissa le poing sur la table.

— D'où c'est que tu viens, toi ? Tu parles d'une heure pour rentrer…

— D'après ce que je peux voir, j'arrive juste à temps pour le dîner, exprima Léandre.

Le visage d'Émilienne se crispa. Elle sortit un mouchoir de son corsage et s'épongea les yeux.

— C'est pas le temps de faire des farces plates, Léandre, ta mère a de la peine, observa Sansoucy.

— Pas vous, ça m'a l'air…

— Fais pas ton effronté ! intervint Héloïse.

— Toi, la belle-sœur, mêle-toi de tes affaires ! rabroua prosaïquement Théodore. Je vas m'arranger avec mes enfants, puis c'est moi qui mène ici dedans !

Émilienne se leva en pleurs et se dirigea vers sa chambre. Irène alla la rejoindre.

— Sers donc, Phonsine, avant que ça refroidisse trop, ordonna Théodore.

Après un long moment, Émilienne revint à la salle à manger, les bras de son aînée la conduisant à sa chaise. Pour faire diversion, Édouard avait entamé la conversation sur un sujet politique qui n'intéressait que lui et son père au logis.

— Regardez bien ce que je vous dis, papa, le gouvernement Taschereau va déclencher des élections cet automne, affirma-t-il.

— Avec tout ce qui se brasse dans la province, faudrait pas être surpris, approuva son père.

— Il me semble que Duplessis ferait un bon chef, mais c'est loin d'être sûr qu'il forme le prochain gouvernement. D'ailleurs, Maurice Duplessis est un avocat de carrière…

— Depuis quand les avocats et les notaires s'occupent-ils du vrai monde ? coupa Léandre. Ça nous prendrait quelqu'un qui vient de la masse ouvrière.

— Qu'est-ce que tu connais là-dedans ? s'insurgea Édouard.

— Je suis peut-être pas instruit comme toi, mais j'ai mes idées, tu sauras, répliqua sèchement Léandre.

— Voulez-vous ben ? intervint la mère, avant de se dresser avec fracas et de disparaître vers sa chambre, sous les regards atterrés.

Simone fit irruption dans la cuisine en s'étirant les bras. Elle prit un air bourru.

— Il n'y a pas moyen de dormir tranquille, à matin ? s'offusqua-t-elle.

— Il est grandement temps que tu te lèves ! s'indigna la tante Héloïse. Tu devrais aller t'habiller tout de suite.

— Personne va obliger ma fille à aller s'habiller, la défendit Théodore, en tapant sur la table. Simone finit tard le samedi soir, elle a ben le droit de prendre ses aises le dimanche matin.

Réalisant qu'il s'était emporté pour des vétilles, le chef de famille se calma. Il enchaîna doucement :

— Bon, c'est assez ! Va t'habiller comme du monde puis viens dîner avec nous autres. Je vas aller chercher votre mère. Comme ça, on sera tous réunis pour le repas du dimanche, mentionna-t-il.

— Je vas avoir l'air d'une vraie folle, p'pa.

— Tu prendras du temps pour t'arranger après le dîner, ma perle, répondit Théodore, d'un ton conciliant.

D'un geste rageur, Simone referma les pans de sa robe de chambre et obéit. Dix minutes plus tard, sous l'insistance de son mari, Émilienne avait consenti à revenir à la table, et sa fille avait rejoint le groupe avec sa tenue sexy et son chandail froissé de la veille.

Après un dîner paisible, Édouard mit un disque d'opéra, qui poussa Léandre à sortir se promener dans la rue Sainte-Catherine, et Marcel s'enferma dans sa chambre pour étudier en se mettant les mains sur les oreilles. Théodore regagna la cuisine et s'assit dans sa berçante devant la fenêtre qui donnait sur la cour arrière. Il alluma sa pipe et s'empara de *La Patrie*, qu'il parcourut distraitement. Émilienne et ses sœurs allèrent également dans la cuisine.

— Pendant qu'on dessert et qu'on brasse la vaisselle, tu devrais t'écraser sur la galerie d'en arrière,

proposa sa femme. Je vois ben que tu t'endors, mon mari. T'as le temps de faire un bon somme avant que ton frère Romuald arrive.

La mine contrariée, le maître de la maison déposa *La Patrie* sur ses genoux et secoua sa pipe dans le cendrier trônant sur le rebord de la fenêtre. Puis il lança son journal sur la table en ronchonnant son agacement. Ensuite il se leva, appuya ses grosses mains sur la chaise berçante et fonça vers la porte-moustiquaire que lui ouvrait gentiment sa femme.

— Là, tu vas avoir la paix, mon mari, conclut-elle.

Voilà dix minutes que la tête lourde de l'épicier s'assoupissait sur la galerie arrière. Les gamins devaient être allés au parc, la ruelle était calme. De temps à autre, Émilienne contemplait le visage de son époux qui semblait émerger d'un autre monde en soulevant comiquement d'un air agacé ses moustaches blanches avant de retomber dans son sommeil léger.

— Monsieur Sansoucy ! s'écria une voix plaintive.

L'homme se tira brusquement de sa rêverie. Une tête chapeautée apparaissait par-dessus la haute palissade grise qui ceinturait la cour.

— Ah, c'est vous, monsieur l'abbé Dussault ! s'exclama le commerçant. Entrez donc, dit-il, sans enthousiasme.

Le vicaire poussa le portillon, et un énorme chien au poil cotonné et à la gueule baveuse se faufila près de lui le long de la clôture. Aussitôt, une guenilleuse bien en chair vêtue d'une robe à gros motifs imprimés collée sur le corps s'avança avec cinq enfants en haillons, dont le dernier, qui était le plus grand, tirait une voiturette bordée de ridelles. Le cortège s'immobilisa au pied de l'escalier.

« Baptême ! » s'étonna l'épicier pour lui-même en s'appuyant sur la balustrade.

— Montez donc ! capitula-t-il.

Une fois la visite rendue sur la galerie, Émilienne entrouvrit la porte-moustiquaire et la referma vitement quand elle aperçut l'animal.

— Je vous emmène une petite famille dans le besoin, madame Sansoucy, déclara l'homme d'Église de sa voix nasillarde.

— Les beaux enfants ! s'exclama la femme. Entrez, j'ai de belles surprises pour vous. Mais le chien va rester dehors, exigea-t-elle.

L'aîné consulta sa mère du regard afin d'obtenir son consentement, et il entraîna ses frères et sa sœur derrière lui. Sansoucy céda sa chaise à la femme grasse qui s'assit pesamment et alla chercher deux autres sièges pendant que la visiteuse retenait sa bête par le cou.

— Je comprends que je viens d'arriver dans le quartier, mais comment se fait-il que vous demeuriez en dehors des limites de la paroisse du Très-Saint-Rédempteur, monsieur Sansoucy ? s'enquit le prêtre.

— Ma femme est originaire de votre paroisse et elle refusait que nos garçons fréquentent une autre institution que l'école Baril dirigée par les Sainte-Croix. Autrement, ils se seraient ramassés avec des instituteurs laïcs à l'école Sainte-Jeanne-d'Arc.

— Ah, je vois, nasilla le pasteur. Vous savez, monsieur Sansoucy, pour en venir au fait, tout le monde n'a pas la même chance que vous de se sortir de la misère. Madame Pouliot est seule pour élever et nourrir sa progéniture…

— Mon mari nous a abandonnés, l'écœurant, pleurnicha l'indigente. Les armoires et la glacière sont presque vides, j'en finis plus de rapiécer et de

raccommoder mon vieux linge et celui des enfants, puis j'ai déjà trois mois de retard dans mon loyer. J'en ai assez de tirer le diable par la queue…

Le commerçant se tourna vers le prêtre.

— La Saint-Vincent-de-Paul, ça existe, lui dit-il.

— C'est pas suffisant, rétorqua le vicaire.

— Prendriez-vous un bon thé Salada ou une savoureuse orangeade Crush ? demanda Émilienne, intervenant à travers le treillis de la porte.

Sans leur laisser le temps de répondre, elle alla à la cuisine et en rapporta un plateau.

— Tenez, dit-elle, en tendant un à un les gobelets. J'en ai servi aux enfants avec des bonbons pour leur sucrer un peu le bec. Ils font tellement pitié. Hein, Théo ?

— T'aurais pu leur servir du Coca-Cola, Mili. Le carton est à six bouteilles pour vingt-sept cents.

— C'est ça que j'achète d'habitude, déclara la dame, ça coûte moins cher que le lait à dix cents la pinte…

La mère nécessiteuse but sa boisson gazeuse d'un seul trait et retrouva une humeur plus gaie.

— Peut-être que madame Pouliot…, supposa l'épicier.

— J'ai encore soif, dit-elle, avant de remettre son verre à l'hôtesse et de pousser un rot retentissant.

— Je vais vous remplir ça, madame Pouliot, ça va vous faire du bien de vous laisser gâter un peu.

Émilienne disparut et rapporta un verre débordant de boisson et une assiette de biscuits.

— Des biscuits Village ! C'est ben là chez Viau que mon mari travaillait avant d'être *slaqué*. Vous auriez pas de quoi de moins déprimant à m'offrir et un petit quelque chose pour mon chien, madame Sansoucy ? demanda-t-elle avec un sans-gêne déconcertant.

La femme de l'épicier sembla un peu agacée par la dernière requête de la pauvresse.

— Je vous apporte des bons biscuits au chocolat, consentit-elle. C'est pas des Whippet, mais ils viennent de la biscuiterie Charbonneau. Ils sont un peu plus engraissants, mais tellement délicieux…

— Je peux pas refuser ça, répondit la femme obèse, parce qu'avant longtemps, si ça continue, il va juste me rester la peau et les os, ricana-t-elle.

Émilienne revint avec ce qu'elle avait promis et lança avec dégoût un os de soupe à la bête qui l'implorait de ses yeux chassieux dans le coin de la galerie. L'infortunée expliqua qu'elle avait été heureuse durant ses premières années de mariage, à quel point la crise qui sévissait avait découragé son mari et que, finalement seule et jetée dans l'indigence, elle était très malheureuse de quémander de l'aide. Le messager espérait une réaction de l'épicier, qui s'adressa enfin à lui :

— Qu'est-ce que vous attendez de moi exactement ? demanda le commerçant avec une certaine exaspération.

— Écoutez, monsieur Sansoucy, commença l'abbé, parlant toujours du nez. Monsieur le curé pense que vous pouvez faire un petit effort pour soutenir une famille de miséreux de la paroisse du Très-Saint-Rédempteur.

— Est-ce que monsieur le curé Verner peut s'imaginer ce que cela représente pour un épicier qui a aussi une famille nombreuse et dont la seule fortune visible est une bâtisse à trois étages à payer avec un locataire au troisième à qui il loue bon marché parce qu'il a une trâlée d'enfants ?

— Vous lui demanderez vous-même, rétorqua civilement l'abbé Dussault. Pour le moment, je compte sur vous pour soulager les Pouliot.

La fillette aux cheveux dorés surgit en enfonçant le nez et les mains dans la moustiquaire, la frimousse barbouillée et les doigts salis.

— Regardez, m'man, ce que nous a donné madame Sansoucy : des biscuits au chocolat.

— Vous êtes ben chanceux. Avez-vous dit un gros merci à la madame, au moins ?

Sansoucy se leva, repéra la voiturette en bas dans la cour et se retourna vers le prêtre.

— Bon, j'ai compris, monsieur l'abbé. Émilienne, s'écria-t-il, apporte-moi donc la clé de l'épicerie.

Sa femme lui tendit la clé qu'elle décrocha du clou à côté de la porte, et il descendit dans la cour, sous l'œil satisfait de madame Pouliot. Une demi-heure plus tard, il remontait sur la galerie.

— Je vous ai mis quelques bonnes tranches de jambon, un cinquante livres de patates, deux pains, quelques boîtes de conserve et une grosse bouteille de liqueur, débita-t-il.

— Est-ce que c'est de la bière d'épinette Christin ?

Le commerçant parut agacé. La quémandeuse s'en aperçut.

— Merci, monsieur Sansoucy, exprima la dame avec gratitude.

Puis madame Pouliot accola à son tour le nez dans la moustiquaire.

— Les enfants, faut partir maintenant, décida-t-elle. Dites un beau bonjour à la madame.

Dans la cuisine, débarbouillette en main, Émilienne et ses sœurs s'empressaient de laver les petits visages reconnaissants – qui souriaient de leurs dents gâtées – et les doigts de la marmaille qui se rassembla bientôt

dans la cour avec le chien, pendant que le porte-parole du curé s'entretenait avec le généreux épicier sur la galerie.

— Batèche, monsieur l'abbé ! Une fois en passant, ça peut aller, mais faudrait pas ambitionner sur le pain bénit.

Le patois de l'épicier fit sourciller le prêtre.

— Comme je vous l'ai dit, affirma-t-il, si vous avez des représentations à faire…

L'abbé Lionel Dussault rejoignit la famille Pouliot. Émilienne alla sur la galerie.

— C'est un ben beau geste que tu viens de faire là, Théodore, déclara-t-elle.

Sur ces entrefaites, Léandre sortit en coup de vent, dévala l'escalier et s'arrêta au bas des marches, l'air défiant.

— La mère de Paulette m'a invité à souper, lança-t-il.

— Reviens pas trop tard, tu travailles demain matin, le prévint sa mère.

— Torrieu, la mère, je le sais ben !

Sansoucy serra les dents et entra pour accrocher la clé de l'épicerie au cadrage de porte.